

CHAPITRE PREMIER

La belle patronne

En racontant ces quelques épisodes de la carrière ondulante, pour ne pas dire en montagnes russes, de mon ami Aristide Pujol, je ne puis prétendre à aucun ordre chronologique. Quelques-uns se passèrent avant qu'il eût, presque au sens littéral du mot, traversé ma route, d'autres postérieurement. Il me les a racontés pêle-mêle, à ses moments perdus, avec une centaine d'autres incidents, au fur et à mesure que les hasards et les liens de l'association les rappelaient à sa mémoire vive et pittoresque. En fait, il s'efforçait d'en fixer la date en relation avec l'activité qu'il exerçait alors ; mais sa vie professionnelle était tellement variée, pour ne pas dire protéiforme, que je suis bien incapable de lui imposer un ordre quelconque. Ce qui n'a d'ailleurs aucune importance. La vie de cet homme est aussi aléatoire qu'un paquet de cartes mélangé.

Voici comment eut lieu notre première rencontre.

Je me promenais en automobile, sans but et solitaire, dans le Languedoc. Un ami qui avait ravi quelques jours au trac des affaires pour m'accompagner depuis Boulogne, à travers la Touraine et la Guyenne, m'avait quitté à Toulouse ; un autre ami que je devais cueillir à Avignon, à son retour de Monte-Carlo, m'avait inopinément fait faux bond. J'étais donc condamné à une période de solitude bien ennuyeuse pour un homme de tempérament grégaire. D'abord, pour être en compagnie, je m'assis à l'avant, à côté de mon chauffeur McKeogh. Mais McKeogh, un mécanicien écossais et athée, ayant l'âme dans ses pistons, était aussi communicatif que son différentiel ; je me plongeai bientôt dans la solitude équivalente et le confortable supérieur de l'arrière.

C'est de cette façon que je quittai Montpellier un beau matin, pour continuer à loisir mon voyage vers l'est, décidant d'abandonner la grand-route, de pointer droit vers le sud et de visiter Aigues-Mortes en passant.

Aigues-Mortes était jadis une florissante ville méditerranéenne. À deux reprises, saint Louis et ses croisés s'y embarquèrent pour la Palestine ; Charles Quint et François I^{er} s'y rencontrèrent et remplirent la ville de leur pompe. Mais à présent, sa gloire n'est plus. La mer a reculé de trois ou quatre milles et l'a laissée, haute et sèche, au milieu des marais salants exposés au vent, inutile, morte et désolée, balayée par le mistral hurlant, roussie par le soleil ardent. Le ruban blanc et rectiligne de la route, qui se déployait pendant des milles à travers la plaine entre des vignes mornes — quelques-unes sous l'eau, dont les pousses noires émergeaient de la surface comme de symétriques épaves —, était à la fin englouti par la terrifiante porte centrale de la ville surmontée de sa tour rébarbative. De chaque côté s'étendent les sombres créneaux à mâchicoulis qui défendaient la ville aujourd'hui frappée à mort. La douce atmosphère du Nord lui aurait donné un certain mystère romantique, mais dans la claire lumière du Midi, les tours et les murailles se profilaient debout, en dures arêtes, sur le bleu du ciel balayé par le vent ; elle paraissait nue et piteuse comme un pauvre revenant pris dans l'éclat du jour.

À quelque distance de la porte apparaissait, comme d'usage, l'habituel écriteau limitant la vitesse. McKeogh, le plus scrupuleux des chauffeurs, obéit. Comme il y avait là, sous la porte et au delà, un groupe de flâneurs, il ralentit jusqu'à ramper en faisant entendre une corne patiente et monotone. Nous avançâmes. Les paysans firent place nette, maugréants et méfiants. Alors, délibérément, un vieux se mit à traverser la route et, au son de la corne, se planta comme une statue, son visage hâlé empreint d'une rancuneuse défiance. McKeogh freina. L'auto stoppa. Mais, pendant l'infinitésimale fraction de seconde qu'elle mit à atteindre le point mort, le garde-boue de la plus proche roue d'avant toucha le vieux, qui tomba. Je sautai de l'auto et fus immédiatement entouré d'une foule en furie, qui sembla converger sur nous depuis tous les coins de la grand-place. Le vieux, remis sur pieds par des mains sympathiques, secoua ses poings noueux vers mon visage. C'était un paysan rude et laid, de superbe constitution, aussi dur et décoloré que les murs d'Aigues-Mortes ; ses yeux perçants étaient aussi clairs que ceux d'un jeune garçon, son visage, ridé et rasé de frais, aussi rigide qu'une gargouille, et sa nuque émergeant du col bas de son jersey se montrait couturée de reluisants losanges irréguliers, comme la peau d'un crocodile. Il me

maudit copieusement, moi et mon espèce, en très mauvais français ; il apostropha en provençal ses amis, lesquels, en provençal et en mauvais français, lui firent bruyamment écho. Je l'avais renversé exprès. Il était estropié pour la vie. Qu'étais-je, pour passer en trombe à travers des villes paisibles avec ma locomotive exécrée, pour massacrer d'innocentes gens ? J'essayai de lui expliquer que c'était sa faute et qu'après tout, à en juger par la force de ses poumons, on ne lui avait pas infligé grand mal. Mais non. Il ne nous laisserait pas partir ainsi. Il y avait les gendarmes — je jetai un coup d'œil sur la place, et vis en effet deux gendarmes s'avancer à grands pas avec un air terrible — ils feraient rendre justice : la loi était là pour protéger le pauvre peuple. Certainement, je ne m'en tirerais pas facilement.

Je savais ce qui allait arriver. Les gendarmes allaient dresser *procès-verbal*¹ à McKeogh et à moi-même. Ils allaient confisquer la voiture. Il me faudrait aller à la mairie faire des dépositions sans fin. Il me faudrait attendre, Dieu sait combien de temps, avant d'être appelé devant le *juge de paix*. Il me faudrait trouver un avoué pour me représenter. À la fin, je serais condamné pour avoir conduit à une vitesse folle — laquelle atteignait, au moment de l'accident, un mille à l'heure — et sans doute aurais-je à payer une lourde indemnité à la victime entêtée et parfaitement indemne de l'impeccable chauffeur qu'était McKeogh. Et tant que l'injustice suivrait son cours, je serais l'hôte d'une population hostile. La fureur me prenait. Celle de la foule augmentait. Les gendarmes avançaient d'un air majestueux et fatal. Mais, juste avant qu'ils eussent pu prendre connaissance des faits brutaux du « désastre », un homme aux yeux singulièrement brillants, portant un chapeau melon et un complet de serge bleue, éclata comme un météore au milieu de la foule, lança un regard d'une étonnante rapidité à ma personne, à la voiture, à la foule, aux gendarmes et à la « victime », frictionna de haut en bas le corps de la susdite, et alors, avec l'allure frénétique d'un personnage de mauvais cinématographe plutôt que d'un être humain, il infligea aux spectateurs une furibonde philippique en provençal dont je ne pus comprendre un mot. La foule, avec ça et là un murmure de protestation, l'écouta en silence. Quand il eut fini, tous baissèrent la tête ; les gendarmes haussèrent leurs majestueuses et fatales épaules et allumèrent des cigarettes ; le vieux au visage de gargouille, au cou en peau de crocodile, s'éloigna en grommelant. Je n'avais jamais rien vu d'aussi magique que l'effet produit par cet électrique personnage. Même McKeogh, qui pendant le précédent tumulte s'était tenu roide derrière son volant, ses yeux impassibles fixés sur le capot, tourna la tête de deux degrés de circonférence et lança un regard sur les alentours.

Aussitôt la paix rétablie, notre sauveur se précipita sur moi en ligne droite, comme une libellule, et me donna une chaude poignée de main. Comme il m'avait rendu service, je répondis par un reconnaissant sourire. D'ailleurs, son aspect était particulièrement prenant. Je lui donnais environ trente-cinq ans. Il avait le teint olive clair, la moustache noire, la barbe courte et soyeuse à la van Dyck et les yeux les plus fascinants, les plus spirituels, les plus moqueurs, les plus étonnamment brillants que j'aie vus de ma vie. Je murmurai quelques mots de remerciements pendant qu'il prolongeait sa poignée de main avec l'ardeur d'un ami qui vous retrouve après une longue absence.

« Cela va bien, mon cher monsieur. Ne vous tourmentez pas », dit-il en excellent anglais, mais avec un accent français curieusement teinté de cockney. « Le vieux monsieur se porte comme un charme, pas une contusion sur son corps. » Il me poussa doucement sur le marchepied de l'auto. « Montez et laissez-moi vous conduire au seul endroit où vous puissiez manger dans cette maudite ville. »

Avant que j'aie pu revenir de ma surprise, il était à mes côtés dans l'auto, hurlant ses indications à McKeogh.

« Ah ! ces gens ! » s'écria-t-il, en agitant devant lui ses mains, les doigts écartés. « Ils n'ont ni manières, ni bienséance, ni respect d'eux-mêmes. C'est un commerce qui leur est habituel. Ils se font renverser exprès par les automobiles, afin de pouvoir réclamer une indemnité. Ils élèvent des chiens pour les dresser spécialement à se suicider sous les roues, de manière à demander des dommages et intérêts. Regardez, en voilà encore un — *ah ! sacrée bête !* » Il se pencha hors de la voiture et eut avec le chien une violente altercation. « Mais n'importe, tant que je suis là, vous pouvez passer impunément par-dessus tout ce que vous voudrez.

¹ En français dans le texte, comme la plupart des mots et expressions en italiques.

— Je vous suis très obligé, lui dis-je ; vous m’avez sauvé d’une quantité de désagréments stupides. À la façon dont vous avez traité le vieux monsieur, je parie que vous êtes médecin.

— C’est une des rares professions que je n’aie jamais exercées, répondit-il. Non, je ne suis pas médecin. Un de ces jours, je vous dirai mon histoire. » Il parlait comme si nos relations allaient mûrir en une amitié de toute une vie. « Voilà l’hôtel, l’hôtel Saint-Louis », dit-il en indiquant l’enseigne, un peu plus haut dans l’étroite rue mal pavée où nous entrions. « Laissez-moi faire, je veillerai à ce qu’on vous traite bien. »

La voiture s’arrêta au portail. Mon ami électrique sauta de la voiture et rencontra la propriétaire qui sortait.

« *Bonjour, madame.* Je vous ai amené un de mes très bons amis, un monsieur anglais du plus haut rang. Vous lui servirez un *déjeuner tout ce qu’il y a de mieux*. Pas de votre soupe aux choux, ni d’anguilles, ni d’*andouilles* : mais une bonne omelette, du poisson frais et un morceau de viande bien tendre. » Et se tournant vers moi : « Cela vous ira-t-il ?

— Parfaitement, dis-je en souriant. Et puisque vous m’avez commandé un si bon *déjeuner*, peut-être me ferez-vous l’honneur de m’aider à le manger ?

— Avec le plus grand plaisir », dit-il, sans une seconde d’hésitation.

Nous entrâmes dans la petite salle à manger étouffante, où un lamentable garçon, avec un plus lamentable sourire encore, nous montra une petite table près de la fenêtre. À la grande table du milieu étaient assis une demi-douzaine d’habitues, leurs serviettes enfoncées sous le menton, mangeant dans un morne silence un triste repas tel que celui auquel mon nouvel ami s’était opposé.

« Que boirons-nous ? » demandai-je, en regardant avec dédain les légers vins rouges et blancs des carafes.

« N’importe quoi, dit-il, sauf cette *piquette du pays*. Elle a le goût d’un mélange d’eau de mer et de vinaigre. C’est elle qui donne cet air de souffrance résignée que vous voyez sur le visage de ces messieurs. Vous qui n’y êtes pas habitué, vous ferez mieux de ne pas vous risquer. Elle écorcherait votre gorge et disloquerait votre pancréas. Elle vous jouerait des tours diaboliques. Adolphe !... » il fit signe au garçon « ... il y a un petit vin blanc des Côtes-du-Rhône... » Il m’interrogea du regard.

« Je suis entre vos mains », dis-je.

Pour ce qui est du boire et du manger, je n’aurais pu mieux tomber. Nul voyageur non plus n’aurait pu désirer un compagnon de hasard plus agréable. Qu’il se fût jeté sur moi de la manière la plus impudente et eût pris complète possession de ma personne, cela ne pouvait faire de doute. Mais tout avait été fait de la façon la plus charmante et la plus irrésistible du monde. On oubliait facilement l’impudence du gaillard. J’ai depuis découvert qu’il ne s’efforçait pas d’être agréable. Son flot de paroles et d’anecdotes, son rire sonore qui animait la moindre plaisanterie et la faisait paraître étincelante, tout était spontané. C’était aussi un homme de quelque culture. Il connaissait la France à fond, l’Angleterre passablement ; il avait un goût délicat pour l’architecture et devenait poétique en parlant des beautés de la nature.

« Je suis étrangement surpris, dis-je enfin avec ironie, qu’une personne aussi vivante que vous puisse dépenser son énergie dans cette ville à moitié morte. »

Il leva les bras au ciel : « Moi, vivre ici ? Mais je décrépis et moisis à Aigues-Mortes ! Pour qui me prenez-vous ? »

Je répondis que n’ayant pas le plaisir de connaître ses nom et qualité, je ne pouvais le prendre que pour une énigme. Il choisit une carte dans son portefeuille et me la passa au-dessus de la table. Elle portait ces mots :

Aristide Pujol
Agent
213 bis, rue Saint-Honoré, Paris

« Cette adresse me trouvera toujours », me dit-il.

La politesse me dicta de lui donner ma carte, qu’il mit soigneusement dans son portefeuille.

« Je dois mon succès dans la vie, dit-il, au fait que je n'ai jamais perdu ni une occasion, ni une carte de visite.

— Où avez-vous appris votre excellent anglais ? lui demandai-je.

— D'abord, dit-il, parmi les touristes anglais à Marseille. Ensuite, en Angleterre. J'étais professeur de français dans une institution pour jeunes filles.

— J'espère que vous y eûtes des succès », lui dis-je.

Il me regarda drôlement.

« Oui et non. »

Le repas terminé, nous quittâmes l'hôtel.

« Maintenant, dit-il, voudriez-vous visiter les tours sur les remparts ? J'aimerais beaucoup vous accompagner, mais j'ai affaire en ville. Je vous conduirai toutefois au *gardien* et je vous confierai à lui. »

Il me devança à la porte par laquelle j'étais entré. Le *gardien des remparts* sortit de sa loge à l'appel d'Aristide Pujol et écouta respectueusement ses exhortations en provençal. Ensuite, il alla chercher ses clefs.

« Je ne vous dis pas adieu, déclara aimablement Aristide Pujol. J'en aurai fini de mes affaires bien avant que vous ayez achevé votre tour et je vous attendrai près de l'hôtel. *Au revoir, cher ami !* »

Il sourit, leva son chapeau, fit un signe de main amical et s'esquiva en traversant la place. Le vieux *gardien* sortit avec les clefs et me conduisit à la Tour de Constance, où les protestants furent emprisonnés, pêle-mêle, après la révocation de l'Édit de Nantes ; de là à la Tour des Bourguignons, où j'oublie combien de centaines de Bourguignons ont été massacrés et conservés dans le sel ; et après ces réjouissantes exhibitions, il m'invita à me promener autour des remparts et à inspecter les dix-huit tours de l'enceinte qui existent encore. Cependant, comme le mistral s'était levé et soufflait à travers les grands murs, je déclinai l'offre et, lui ayant payé son pourboire, je descendis vers l'abri relatif de la terre.

Là, je trouvai Aristide Pujol m'attendant au coin de la rue étroite dans laquelle l'hôtel était situé. Il portait, comme la plupart des jeunes hommes de Provence en hiver, une peau de bique court frisée, mais chic, ornée d'énormes boutons d'os, et une petite valise d'osier était posée près de lui sur le trottoir de la place.

Il n'était pas seul. Bras dessus, bras dessous, marchait avec lui une forte femme d'âge mûr, au teint basané, à l'aspect rébarbatif. Elle était vêtue, comme une paysanne ou une petite boutiquière, d'un costume du dimanche d'un noir roussi et d'une capote noire du temps jadis, prodigieusement chargée de plumes et de roses noires. Au-dessous de sa capote, ses cheveux étaient bien tirés en arrière ; d'épais sourcils recouvraient une paire de petits yeux perçants, et une touffe de poils poussait sur le coin de sa proéminente mâchoire. Elle devait avoir environ quarante-sept ans.

Aristide Pujol, se détachant de sa peu attrayante compagne, s'avança et me salua avec beaucoup de déférence.

« *Monseigneur...* » dit-il.

Comme je ne suis ni duc, ni archevêque, mais un humble membre des plus basses classes d'automobilistes, ce titre ronflant me surprit.

« *Monseigneur*, me permettez-vous, dit-il en français, de vous présenter à madame Gougasse ? Madame est la *patronne* du café de l'Univers de Carcassonne, que vous avez sans doute fréquenté, et elle va me faire l'honneur de m'épouser demain ! »

L'inattendu de la communication me suffoqua.

« Mon Dieu ! » murmurai-je.

Imaginer quelqu'un de moins assorti que l'élue du cœur du débonnaire Aristide Pujol était impossible. Cependant, cela ne me regardait pas. Je saluai poliment la dame.

« Madame, je vous offre mes sincères félicitations. Comme aimable et joyeux mari, je suis sûr que vous trouverez que monsieur Aristide Pujol n'a pas son rival.

— *Je vous remercie, monseigneur* », dit-elle, en usant évidemment de son meilleur ton de bonne compagnie. « Et si jamais vous daignez revenir au café de l'Univers à Carcassonne, nous en serons très honorés.

— Et alors, vous allez vous marier demain ? » ajoutai-je pour dire quelque chose. Féliciter Aristide Pujol sur son choix dépassait mon pouvoir d'hypocrisie.

« Demain, dit-il, ma chère Amélie fera de moi le plus heureux des hommes.

— Nous partons pour Carcassonne par le train de trois heures trente, dit Mme Gougasse en tirant une grande montre d'argent de quelque profondeur de sa personne.

— Donc, nous avons le temps de boire un verre à votre bonheur, dis-je en montrant un petit café battu des vents sur la place.

— *Bien volontiers*, dit la dame.

— *Pardon, chère amie* », dit Aristide, l'interrompant vivement, « à moins que *monseigneur* et moi ne partions tout de suite pour Montpellier, je n'aurai pas le temps de terminer mes petites affaires avant que votre train arrive. »

Entre parenthèses, je dois remarquer que tous les trains partant d'Aigues-Mortes pour Carcassonne doivent s'arrêter à Montpellier.

« C'est vrai, convint-elle avec hésitation, mais...

— Mais, idole de mon cœur, quoique je sois accablé de tristesse à l'idée de vous quitter pendant deux petites heures, c'est une question de quatre mille francs. On ne ramasse pas tous les jours quatre mille francs dans la rue : c'est une somme. »

Les petits yeux de Mme Gougasse étincelèrent.

« *Bien sûr*. Est-ce tout à fait réglé ?

— Absolument.

— Et ce sera tout pour moi ?

— La moitié, dit Aristide.

— Vous m'avez promis le tout pour la redécoration du plafond du café.

— Trois mille suffisent, cher ange ! Quoi ? Je connais les décorateurs et les entrepreneurs. Plus vous les paierez, plus le plafond sera abominable. Fiez-vous-en à moi. Moi, Aristide, je vous garantis un plafond comme celui de la chapelle Sixtine pour deux mille francs. »

Elle sourit et se rengorgea, afin de paraître parfaitement bien élevée. Son sourire fit horriblement tressaillir la touffe de poils de sa mâchoire. Un frisson glacé me courut le long du dos.

« Ne pensez-vous pas, *monseigneur*, demanda-t-elle finement, que monsieur Pujol devrait me donner les quatre mille francs comme cadeau de noces ?

— Mais certainement », dis-je, d'un ton sincère, entièrement mystifié par la conversation.

« Eh bien, j'y consens, dit Aristide. Ah ! les femmes, les femmes ! Elles lèvent leur petit doigt rose et le plus brave des hommes n'a plus qu'à se coucher le menton sur les pattes, comme un bon chien de garde. Vous consentez, alors, *monseigneur*, à ce que je donne la somme entière de quatre mille francs à Amélie ?

— Plus que cela », dis-je, convaincu que la dame au teint basané et à la proéminente mâchoire était sûre d'arriver à ses fins quand il était question d'argent, et bien que je ne compris nullement ce que j'avais à voir dans la disposition d'une somme qui était la propriété d'Aristide Pujol. « Plus que cela, dis-je, je vous ordonne de la lui donner.

— *C'est bien gentil de votre part*, dit la dame.

— Et maintenant, le café », suggérai-je, claquant des dents. Nous nous étions tenus tout le temps au coin de la place, pendant que le mistral soufflait le long de la rue étroite. La poussière nous cinglait le visage, et les femmes de la place qui nous croisaient tenaient leur écharpe sur leur bouche.

« Hélas ! *monseigneur*, dit Mme Gougasse, Aristide a raison : il vous faut partir immédiatement pour Montpellier en automobile. J'irai par le train de trois heures trente à Carcassonne. C'est le seul train partant d'Aigues-Mortes. Aristide fera ses affaires et me rejoindra dans le train à Montpellier. Vous n'avez pas beaucoup de temps à perdre. »

J'étais ahuri. Je me tournai vers Aristide Pujol, qui se tenait les mains sur les hanches, regardant sa future femme et moi-même avec une bienveillance amusée.

« Mon bon ami, dis-je en anglais, je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez tous les deux : mais je comprends que vous avez décidé que je vous conduirais en auto à Montpellier. J'en arrive, comme je vous l'ai dit au *déjeuner*. Je vais dans la direction opposée. »

Il me prit familièrement par le bras, et avec un « *Pardon, chère amie* » lancé à la dame, il me conduisit à quelques pas de là.

« Je vous en supplie, murmura-t-il, c'est une question de quatre mille francs, cent soixante livres, huit cents dollars, un nouveau plafond pour le café de l'Univers, le rêve d'une vie de femme et le plus heureux augure de ma félicité en ménage. La belle déesse Hymen vous invite, le flambeau levé ; vous ne pouvez pas refuser. »

Il m'hypnotisa de ses yeux perçants et domina ma volonté de sa captivante personnalité. Il semblait me forcer à désirer sa compagnie. Je faiblis. Après tout, me dis-je, à la réflexion, je n'avais rien à faire, et où que j'aille, personne ne s'en soucierait. Aristide Pujol m'avait rendu un signalé service dont je lui restais reconnaissant. J'acquiesçai avec bonne grâce.

Il s'élança vers Mme Gougasse, plein de gaieté.

« *Chère amie*, si vous insistiez auprès de *monseigneur*, je suis sûr qu'il viendrait à Carcassonne et qu'il danserait à nos noces.

— Hélas ! cela est hors de question, dis-je vivement. Mais », ajoutai-je, amusé par une idée humoristique, « pourquoi deux amoureux seraient-ils séparés, même pour quelques heures ? Pourquoi Madame ne nous accompagnerait-elle pas à Montpellier ? Il y a place pour trois dans mon auto, et cela me donnerait l'occasion de faire avec Madame plus ample connaissance.

— Eh bien, Amélie, cria Aristide, qu'en pensez-vous ?

— Vraiment, c'est trop d'honneur », murmura Mme Gougasse, évidemment tentée.

« Mais il y a vos bagages, cependant, dit Aristide. Vous vouliez emporter cette grande malle pour laquelle il n'y a pas de place dans l'automobile de *monseigneur*.

— C'est vrai, mes bagages.

— Envoyez-les par le train, *chère amie*.

— Quand arriveront-ils à Carcassonne ?

— Pas demain, dit Pujol, mais peut-être la semaine prochaine ou la semaine d'après. Peut-être pas du tout. On n'est jamais certain, avec ces compagnies de chemin de fer. Mais qu'est-ce que cela fait ?

— Que dites-vous ? cria la dame avec aigreur.

— Ils peuvent arriver ou ne pas arriver, mais vous êtes assez riche, *chère amie*, pour ne pas vous inquiéter de quelques camisoles et pièces de bijouterie.

— Et mes dentelles, et ma robe de soie que j'ai apportées pour les montrer à vos parents ? *Merci !* répliqua-t-elle avec une dangereuse étincelle dans ses petits yeux. Vous croyez qu'on est fait d'argent, eh ? Vous ne tarderez pas à voir que vous vous êtes trompé, mon ami. Je vous le ferai comprendre... » Elle s'arrêta brusquement et se tourna vers moi en reprenant ses gracieuses manières de reine trônant au milieu des bouteilles au café de l'Univers. « *Monseigneur*, vous êtes trop aimable. J'apprécie infiniment votre offre, mais je ne vais pas confier mes bagages aux bons soins de la compagnie des chemins de fer. *Merci, non !* Ce sont des voleurs et des escrocs. Même s'ils arrivaient, la moitié de leur contenu aurait été volé. Oh ! je les connais. »

Elle secoua la tête en femme d'expérience et de décision. Sans doute, aussi méfiante vis-à-vis des banques que des compagnies de chemin de fer, elle gardait son argent caché dans sa chambre. Je plaignais mon pauvre jeune ami : il aurait besoin de toute sa gaieté pour animer la vie domestique du café de l'Univers.

La dame ayant décliné mon invitation, je lui exprimai mes regrets ; Aristide, plus émotif, exhiba son sentiment de déchirante désolation et, sur un ton résigné, m'informa qu'il était temps de partir. Je laissai les amoureux et allai à l'hôtel où je payai l'addition ; j'appelai McKeogh et j'allumai ma pipe pour me tenir compagnie.

L'auto recula de la rue étroite jusqu'à la place et se mit en position. Nous entrâmes. McKeogh prit soin de la valise d'Aristide, nous enroula dans la couverture et s'installa sur son siège. La voiture démarra

et nous partîmes, Aristide brandissant galamment son chapeau et Mme Gougasse agitant sa main cachée dans un gant noir mal ajusté.

« À Montpellier, aussi vite que vous pouvez ! » cria-t-il à pleins poumons à McKeogh. Alors il soupira, tout en se rejetant paresseusement en arrière. « Ah ! on est mieux que dans un train. Amélie ne sait pas quelle erreur elle a commise. »

La vieille « victime » de ma furieuse entrée flânait, malgré le mistral, près de la sombre porte à mâchicoulis. Au lieu de se renfrogner à ma vue, l'homme leva respectueusement son chapeau à notre passage. Je portai la main à ma casquette, mais Aristide rendit le salut avec la grave politesse d'un roi.

« C'est un endroit, dit-il, que je voudrais ne plus jamais revoir. »

Peu après, nous filions le long de la route droite et blanche, entre les interminables vignes noires, et dépassions les chaumières délabrées des vigneron et les cabarets disséminés dans ce peu joyeux coin de France.

« Eh bien, dit-il à brûle-pourpoint, que pensez-vous de ma *fiancée* ? »

La politesse et le bon goût m'empêchèrent d'exprimer ma réelle opinion. Je murmurai des platitudes pour dire qu'elle semblait être une femme des plus sensées, ayant la tête aux affaires.

« Elle n'est pas ce que nous appelons en français *jolie, jolie* ; mais qu'est-ce que cela fait ? À quoi bon épouser un joli minois pour que d'autres hommes lui fassent la cour ? Et comme vous le dites, vous autres Anglais, elle n'a pas le moindre atome de sentimentalité ridicule. Mais elle a le plus florissant café de Carcassonne ; et quand le plafond sera nouvellement décoré, pourvu qu'elle n'insiste pas pour trop de feuillage doré et trop de petits amours nus — c'est étonnant comme les femmes aiment les *puttini* dans les nuages —, ce sera le plus gentil et le plus confortable coin du monde. Puis-je vous demander une de vos excellentes cigarettes ? »

Je lui passai l'étui de la poche de l'auto.

« C'est là que je fis sa connaissance, continua-t-il après avoir allumé sa cigarette à ma pipe. Nous nous sommes rencontrés, nous avons parlé, nous avons conclu l'affaire. Ce n'est pas une femme qui va par quatre chemins. Elle m'a fait l'honneur de m'aborder de front. Ah ! mais quelle femme étonnante ! Elle mène ce café comme un royaume ; c'est une Sémiramis, une reine Élisabeth, une Catherine de Médicis. Elle trône derrière le comptoir tout le long du jour, prend l'argent, compte les soucoupes, sourit aux clients, et si un garçon, dans un coin éloigné, donne un morceau de sucre à un chien, elle le voit et lui fait une scène de tous les diables. Cette femme vaut son pesant en billets de mille. Elle se couche tous les soirs à une heure et se lève à cinq heures. Et vertueuse ! Salomon n'a-t-il pas dit qu'une femme vertueuse est plus précieuse que les rubis ? C'est le genre de femme que le sage choisit quand il abandonne les chemins volages de la jeunesse. Ah ! mon cher monsieur, sans cesse, pendant ces deux ou trois derniers jours, mes chers vieux parents — je suis venu leur faire visite à Aigues-Mortes — ont loué ma sagesse. Amélie, qui m'est dévouée, a laissé son café à Carcassonne pour faire leur connaissance et recevoir leur bénédiction avant notre mariage, et aussi pour leur montrer la dentelle de son *dessous* et sa nouvelle robe de soie. Ils sont trop vieux pour entreprendre le long voyage de Carcassonne. “Mon fils, m'ont-ils dit, vous faites un mariage selon nos cœurs. Nous sommes fiers de vous. Maintenant, nous pouvons mourir parfaitement tranquilles.” J'avais tort peut-être de dire qu'Amélie n'était pas sentimentale, reprit-il après une brève pause. Au contraire, elle m'adore, c'est évident ; elle ne me permet pas d'être hors de sa vue. Ah ! mon cher ami, vous ne savez pas quel homme heureux je suis ! »

Pour un brillant jeune homme de trente-cinq ans qui allait épouser une horrible mégère de dix ou douze ans plus âgée que lui, un tel bonheur me produisait l'effet d'un cas pathologique. Évidemment, sa belle espièglerie l'avait fascinée. Elle était à l'âge dangereux où même les femmes aux natures les plus « ciment-armé » sont capables de se déchaîner. On la comprenait et on lui pardonnait. Mais l'homme me dépassait. Il l'épousait évidemment pour son argent ; mais comment, au nom de Diogène et de tous les cyniques, pouvait-il s'arranger pour être aussi diablement heureux ?

Le mistral soufflait aigrement. Je me blottis sous la couverture et haussai mes épaules jusqu'à mes oreilles, protégées elles-mêmes par le col de mon habit. Aristide, suffisamment abrité par sa peau de bique, parlait comme un berger par une matinée de mai. Pourquoi s'imaginait-il m'intéresser par sa cour peu romantique, pour ne pas dire sordide ? Je ne saurais le dire ; mais il me raconta toute l'histoire, depuis

son très modeste commencement jusqu'à son point pénultième. D'après ce que je pouvais comprendre — car le mistral emportait nombre de ses paroles sur la Provence indifférente —, il était entré un soir au café de l'Univers, épave humaine battue par les vagues entrechoquées de la Fortune ; trouvant un siège tout auprès du *comptoir* de Mme Gougasse, il avait immédiatement versé ses griefs dans une oreille féminine, et, parlant au figuré, avait reposé son cœur lassé sur le sein d'une femme. Ces échecs, ces griefs, ces lassitudes, d'où venaient-ils ? Je lui posai la question à brûle-pourpoint.

« Ah ! mon cher ami », répondit-il, embrassant le bout de ses doigts gantés, « elle était adorable !

— Qui ? » demandai-je, pris au dépourvu, « madame Gougasse ?

— *Mon Dieu*, non ! répondit-il. Pas madame Gougasse. Amélie est solide, elle est vertueuse, elle est jalouse, elle a beaucoup de capacités, mais je ne pourrais pas l'appeler adorable. Non ; mon adorable avait vingt ans ; elle était délicieuse et anglaise ; une fleur de pêcher, un zéphyr, le songe d'une nuit d'été et la plus provocante magicienne que vous ayez jamais vue de votre vie. Son père et elle-même et six de ses compatriotes faisaient un tour en France. Ils avaient des billets circulaires. Moi aussi. En fait, j'étais, en miniature, une agence de voyages pour la compagnie. Je lui procurais tous les inforts du voyage et lui donnais des informations erronées. *Que voulez-vous ?* Quand les gens demandent l'histoire d'un corset Louis XV dans une vitrine de musée, il vaut beaucoup mieux stimuler leur imagination en disant qu'il était porté par Jeanne d'Arc à la bataille d'Azincourt, que d'assombrir leur esprit par votre ignorance. *Eh bien*, par les châteaux de la Loire, par Poitiers et Angoulême, nous arrivâmes à Carcassonne. Vous connaissez Carcassonne ? La grande *cit*é avec ses remparts et ses bastions et ses barbicanes et ses cinquante tours sur la colline, veillant sur la ville moderne et de camelote. Nous y étions. Le reste de la compagnie achetait au *gardien*, au pied de la Tour de l'Inquisition, des cartes postales illustrées. L'homme qui inventa les cartes postales illustrées devrait avoir sa statue en haut de la Tour Eiffel. Les millions de maux de tête qu'il a sauvés ! À présent, les gens visitent les villes non pour s'éreinter à les voir, mais pour y acheter des cartes postales. Le reste de la compagnie, comme je disais, était plongé dans les cartes postales. Mademoiselle et moi, nous nous promenions au dehors. Nous nous promenions souvent pendant que les autres achetaient des cartes postales, remarqua-t-il avec un nouveau scintillement de ses yeux brillants. Et le résultat ? Était-ce ma faute ? Nous nous penchâmes au-dessus du parapet. Le vent souffla une diable de *mèche*. Gomment appelez-vous cela... ?

— *Strand ?*

— Oui, une mèche de cheveux à travers son visage. Elle la laissa au vent, rit et ne bougea pas. N'ai-je pas dit que c'était une petite magicienne ? S'il naquit jamais un Provençal qui résistât au désir d'embrasser une jolie fille aussi provocante, je voudrais avoir sa momie. Je l'embrassai. Elle continua de rire. Je l'embrassai encore. Je l'embrassai quatre fois. Au commencement du quatrième baiser, son père sortit de la boutique aux cartes postales. Il attendit la fin, et alors il s'annonça. Il s'annonça en termes si peu "*gentleman*" que je fus forcé de laisser aller seule à Pau la compagnie, y compris l'adorable petite sorcière, tandis que j'apportais mon cœur brisé au café de l'Univers.

— Et vous y avez trouvé consolation ?

— Je contai ma petite histoire. Amélie écouta, appela le maître d'hôtel pour s'occuper du *comptoir* et se versa un verre de frontignan. Amélie boit toujours du frontignan quand son cœur est touché. Je vins le lendemain, et le surlendemain. Il pleuvait à verse jour et nuit. Carcassonne sous la pluie est comme l'enfer avec ses fourneaux éteints par les larmes humaines. Le café de l'Univers est comme un douillet coin du paradis incrusté en son milieu.

— Et alors, c'est ainsi que c'est arrivé ?

— C'est ainsi. *Ma foi !* quand une dame demande à un *galant homme* de l'épouser, que peut-il faire ? D'ailleurs, n'ai-je pas dit que le café de l'Univers était le plus prospère de Carcassonne ? J'ai peur que vous autres Anglais, mon cher ami, vous ayez de bien sentimentales idées sur le mariage. Alors que nous, en France... *Attendez ! Attendez !* » Il interrompit brusquement son histoire, se précipita et s'agrippa au dos du siège d'avant.

« Votre droite ! mon homme, votre droite ! » cria-t-il vivement à Mac Keogh.

Nous avons atteint le point où la route d'Aigues-Mortes bifurque en deux branches, l'une allant vers Montpellier, l'autre vers Nîmes. Montpellier étant à l'ouest, McKeogh avait naturellement pris la route de gauche.

« Sur la droite ! » hurla Aristide.

McKeogh stoppa et tourna la tête, avec un regard interrogateur de protestation. J'intervins en riant :

« Vous vous trompez en géographie, monsieur Pujol. D'ailleurs, voici le poteau indicateur qui vous crève les yeux. Voici la route de Montpellier.

— Mais, mon cher ami envoyé des cieux, je n'ai pas plus que vous envie d'aller à Montpellier ! cria-t-il. Montpellier est le dernier endroit sur terre où je désire aller. Vous voulez aller à Nîmes, et moi aussi. Sur la droite, chauffeur !

— Que dois-je faire, monsieur ? » demanda McKeogh.

J'étais absolument ahuri. Je me tournai vers Aristide à la peau de bique, à la barbe pointue, aux yeux brillants, qui, assis tout droit dans l'auto, les mains étendues, avait l'air d'une parodie du dieu Pan en chapeau melon.

« Vous ne voulez pas aller à Montpellier ? demandai-je stupidement.

— Non, mille fois non ; pas pour la rançon d'un roi !

— Mais vos quatre mille francs — votre rendez-vous avec madame Gougasse — les retrouailles à Carcassonne ?

— Si je pouvais mettre vingt millions de continents entre Carcassonne et moi, je le ferais, expliqua-t-il avec des gestes frénétiques. Ne comprenez-vous pas ? Le bon Dieu, qui est toujours de mon côté, vous a envoyé à dessein pour me délivrer des mains de cette indicible Xanthippe. Il n'y a pas de quatre mille francs. Je ne vais pas attendre mon train à Montpellier, et si elle épouse quelqu'un demain à Carcassonne, ce ne sera pas Aristide Pujol ! »

Je haussai les épaules.

« Nous irons à Nîmes.

— Très bien, monsieur, dit McKeogh.

— Et maintenant », dis-je, aussitôt que nous fûmes partis sur la route de droite, « voulez-vous avoir la bonté de m'expliquer ?

— Il n'y a rien à expliquer, cria-t-il joyeusement. Me voici délivré. Je suis libre, je puis de nouveau respirer le bon air de Dieu. Je ne vais épouser personne — miam-miam, miam-miam. J'ai rajeuni de dix ans. Ah ! je l'ai échappé belle. Mais c'est ma manière à moi. Je retombe toujours sur mes pieds. Ne vous ai-je pas dit que je n'ai jamais perdu une occasion ? Au moment où je vis un Anglais en difficulté, je réalisai que l'occasion s'offrait à moi d'être délivré de la maison de servitude. Je l'ai saisie et me voici. Pendant deux jours, je me suis creusé le cerveau pour découvrir le moyen de sortir d'Aigues-Mortes, quand, soudain, vous — *Deus ex machina* : un véritable dieu sorti de la machine —, vous êtes venu à mon aide. Ne dites pas qu'il n'y a point de Providence veillant sur moi ! »

Je suggérai que son moyen d'échapper était quelque peu élaboré et fantastique. Pourquoi ne s'était-il pas tranquillement esquivé par le train, en prenant un billet pour n'importe quel port de refuge, au gré de sa fantaisie ?

« Pour la simple raison, dit-il avec un rire gai, que je n'avais pas un sou vaillant. »

Il paraissait si prospère et peu troublé que je le dévisageai, incrédule.

« Pas un rond, dit-il.

— Vous paraissez prendre la chose avec philosophie, observai-je.

— “*Les gueux, les gueux sont des gens heureux*”², cita-t-il.

— Vous êtes la première personne qui m'ait fait croire au bonheur des gueux.

— Je finirai par vous faire croire à une quantité de choses, répliqua-t-il. Non, je n'avais pas un *sou* pour prendre un billet, et Amélie ne me quittait jamais. J'ai dépensé mon dernier *franc* pendant le voyage de Carcassonne à Aigues-Mortes. Amélie avait insisté pour m'accompagner. Elle n'abandonnait rien au hasard. Ses yeux ne m'ont plus quitté depuis notre départ. Quand je courus à votre aide, elle veillait sur

² *Les Gueux* (1812), chanson de Pierre-Jean de Béranger (1780-1857).

moi de l'autre côté de la *place*. Elle vint à l'hôtel pendant que nous y déjeunions. Je pensais que je m'échapperais sans être vu et que je vous rejoindrais après que vous auriez fait le *tour des remparts*. Mais non. J'ai dû la présenter à mon ami anglais. Et alors — *voyons* —, ne vous ai-je pas dit encore que je n'avais jamais perdu une carte de visite ? Regardez celle-ci. »

Il fouilla dans sa poche, tira son portefeuille, en sortit une carte.

« *Voilà !* »

Je lus : *The Duke of Wiltshire*.

« Mais, grand Dieu, mon bon, m'écriai-je, ce n'est pas la carte que je vous ai donnée !

— Je le sais bien, dit-il, mais c'est celle que j'ai montrée à Amélie.

— Comment diable, demandai-je, en êtes-vous venu à posséder la carte de visite du duc de Wiltshire ? »

Il me regarda d'un air espiègle.

« Je suis — comment dire ? — “un escamoteur de menus objets³”. Vous voyez. Je connais mon Shakespeare. J'ai lu *Le Conte d'hiver* avec quelques élèves anglaises à qui j'apprenais le français. J'adore Antolycus. *C'est un peu moi, hein ?* En tout cas, je montrai la carte du duc à Amélie. »

Je commençai à comprendre. « *Voilà pourquoi vous m'avez appelé “monseigneur” ?*

— Naturellement. Et je lui dis que vous étiez mon ami anglais et que vous me donneriez quatre mille francs comme cadeau de noces si je vous accompagnais chez votre agent de Montpellier, auprès de qui vous pouviez vous procurer de l'argent. Ah ! mais elle était soupçonneuse ! Hier, j'empruntai une bicyclette. Un ami l'avait laissée dans la cour. *Je m'esquiverai*, pensai-je, *au fort de la nuit, quand tout le monde dormira, et une fois sur ma petite bécane*, bonsoir la compagnie, *ah-ah !* Mais le croiriez-vous ? quand, une fois habillé et descendu à pas de loup, j'essayai d'enfourcher la machine, je découvris que les deux pneus avaient été percés en cent endroits avec les pointes d'une paire de ciseaux. Que pensez-vous de ça, hein ? *Ah ! là, là !* Je l'ai échappé belle. Quand vous l'avez invitée à nous accompagner à Montpellier, j'avais le cœur au bord des lèvres.

— Vous n'auriez pas volé, dis-je, qu'elle acceptât. »

Il rit comme s'il n'avait pas un souci au monde. Accoutumé à la conduite géométrique de mes compatriotes bien nourris, qui ont leur vie réglée comme du papier à musique, je n'avais pas de mesure pour jauger cette étonnante et inconséquente personne. D'une part, il avait agi abominablement. Laisser dans le pétrin une fiancée, de cette manière cruelle, était un procédé ignoble. D'autre part, un aventurier peu scrupuleux aurait épousé la femme pour son argent et risqué les conséquences. Dans la lutte entre Persée et la Gorgone, les chances sont toutes en faveur de Persée. Mercure et Minerve, les plus perspicaces des dieux, ne cessent de l'aider tout le temps, pour ne rien dire du fait que Persée est d'emblée un gaillard notoirement beau. Ainsi, un beau coquin peut généralement enjôler une femme vieille et laide jusqu'à lui faire ouvrir son sac d'argent ; et, s'il réussit, mener la vie enviable d'un coq de combat. C'était à l'honneur d'Aristide Pujol que ce genre de vie ne fût pas de son goût.

En vérité, affectueusement parlant, je peux déclarer que la position dans laquelle il s'était mis, comme beaucoup de ses supérieurs, était intolérable. D'autres, à sensibilité égale, s'en seraient sortis d'une manière plus ordinaire ; mais le dramatique plaisait à mon drôle, et il s'est souvent fait gloire d'avoir prémédité son *coup de théâtre* dès la croisée des chemins. Même à présent, je pense qu'Aristide Pujol restera toujours jeune.

« Il y a une chose que je ne n'arrive pas à comprendre, dis-je ; c'est votre étonnante influence sur la populace d'Aigues-Mortes. Vous leur êtes tombé dessus comme un feu d'artifice, un chien dans un jeu de quilles, et tout le monde, même les gendarmes et la “victime”, devint aussi docile que des moutons. Comment cela se fait-il ?

— Je leur ai dit que vous étiez mon très vieux et très cher ami et patron, un grand duc d'Angleterre, répondit-il en riant.

— Je ne vois pas tout à fait pourquoi cette explication a satisfait le vieux bonhomme à tête de cochon que j'ai renversé.

³ *Le Conte d'hiver*, acte IV, scène 3, traduction d'Yves Bonnefoy, Club français du livre, 1957.

— Oh ! lui... » dit Aristide, avec un regard d'indescriptible drôlerie, « ... c'était mon père. »